

# Histoire et grands courants de recherche sur les émotions

Armelle Nugier

Clermont Université - LAPSCO UMR6024

En survolant les recherches contemporaines sur la psychologie des émotions, nous pouvons recenser l'existence de quatre grandes perspectives de recherche sur la façon de définir, étudier, et expliquer les émotions (voir Christophe, 1998 ; Niedenthal, Ric, & Krauth-Gruber, 2008 ; Ria, 2005 ; Sander & Scherer, 2009 ; Tcherkassof, 2009). Ces perspectives sont la perspective Darwinienne, la perspective Jamesienne, la perspective Cognitive et la perspective Socio-constructiviste. Chacune de ces théories possède ses propres hypothèses sur la nature et les causes et conséquences de l'émotion. Nous vous proposons ici un petit aperçu de ces théories majeures des émotions qui façonnent la recherche depuis plus de 125 ans et qui offrent une définition de ce qu'est une émotion.

## La perspective Darwinienne

*L'expression des émotions chez les hommes et les animaux* que Charles Darwin rédige en 1872 pose les premiers postulats qui influenceront de façon déterminante les recherches sur les émotions. Pour Darwin, deux points sont fondamentaux et intimement reliés : les émotions sont *universelles* (on peut les trouver dans toutes les cultures et tous les pays) et *adaptatives* (elles auraient favorisé la survie de l'espèce en permettant aux individus de répondre de façon appropriée aux exigences environnementales).

Depuis les années 60, beaucoup de chercheurs, dont les plus représentatifs sont Paul Ekman, Carroll Izard, Alan Fridlund, puis Sylvan Tompkins ont tenté de démontrer l'universalité de certaines expressions émotionnelles perçues comme fondamentales pour l'individu. Ces émotions, dites aussi, de base ou primaires\* sont considérées comme *discrètes* du fait notamment qu'elles représenteraient des patterns hautement différenciés de réponses spécifiques (physiologiques et comportementales) qui seraient génétiquement programmés et directement reliés à la survie de l'espèce (Shaver, Schwartz, Kirson, & O'Connor, 1987). Les émotions rempliraient une fonction adaptative en servant de signal pour l'organisme concernant les événements extérieurs. La colère, par exemple, diffère de la joie au niveau de l'expression faciale, de l'intonation et d'autres manifestations physiologiques. Elle est par ailleurs déclenchée par des stimuli différents de ceux qui déclenchent la joie comme l'insulte ou l'injustice. En outre, les comportements agressifs, dont la colère est souvent à la source, permettraient de se défendre ou d'attaquer lors d'une menace, de marquer son territoire ou même de s'acharner à l'obtention d'un but. Les chercheurs ont amassé de nombreuses preuves de l'existence de ces émotions primaires, et de leur aspect adaptatif. Par exemple, il a pu être montré que des enfants issus de différentes cultures – y compris ceux qui n'avaient jamais été exposés à l'influence des

médias – étaient capables de produire, reproduire, et de reconnaître l'expression faciale et vocale d'au moins cinq émotions fondamentales : la joie, la tristesse, le dégoût, la colère et la peur. Selon les auteurs, le nombre de ces émotions peut varier et monter jusqu'à huit ou dix et comprend souvent l'addition des émotions comme la honte, la culpabilité et la surprise. Les émotions plus complexes comme l'anxiété ou l'enthousiasme, dites secondaires\*, proviendraient d'une combinaison de ces émotions de base. Ces mêmes résultats, reproduits avec des enfants aveugles, soutiennent l'idée que les différents patterns de réponses des émotions sont biologiquement ancrés, universels et rendent les émotions très différentes les unes des autres. Ces conclusions sont néanmoins largement débattues, en raison notamment de critiques émises sur le plan méthodologique. De plus, parmi les tenants de la théorie des émotions discrètes, nombreux sont ceux qui n'adhèrent pas au caractère inné qui leur est attribué.

Pour sa majeure partie vous l'aurez compris, la perspective Darwinienne se centre sur la *fonction* des émotions dans le contexte de la sélection naturelle. L'exemple le plus communément utilisé parce que le plus imagé est celui du dégoût. Le dégoût fut associé, selon Darwin, à l'expression d'expulsion de nourriture par la bouche et l'évitement de l'inhalation de mauvaises odeurs par le nez, précisément parce que la fonction du dégoût dans le passé était d'éviter aux individus d'ingérer des substances dangereuses. S'il considère que les émotions, et particulièrement les expressions faciales, aient été fonctionnelles à un moment donné de l'histoire de l'humanité, elles ne continueraient plus de l'être. De nos jours, il y a peu de risque pour que les individus ingèrent de la nourriture qui soit dangereuse pour eux. Néanmoins, en raison du fait que dans l'évolution de notre passé, l'expression faciale associée au dégoût ait été adaptée, nous continuons à produire cette expression quand nous rencontrons des choses qui produisent ce sentiment de dégoût,

comme un aliment dans un état avancé de putréfaction. Dans cette perspective, les émotions sont ainsi à envisager comme les vestiges du passé, les traces de ce que Darwin appelait des « habitudes ou pratiques anciennes ».

Sans approfondir son propos, Darwin suggéra l'existence d'une *fonction communicative* (ou de signal) de l'expression faciale (voir L. Mondillon et A. Tcherkassof, ce numéro) grâce à laquelle les individus d'une même espèce pouvaient être informés de ce que ressentait leurs congénères, et des actions qu'ils étaient susceptibles d'entreprendre dans certaines situations. Depuis, la fonction communicative des émotions a été maintes fois illustrée par les recherches et étendue à divers contextes sociaux (Keltner & Haidt, 1999, 2001 ; Frijda & Mesquita, 1994). Par exemple, il a pu être mis en évidence que la communication d'une émotion permet à celui qui la ressent de faire comprendre à l'autre la façon dont il a perçu la situation et d'induire chez lui une émotion (dite complémentaire) qui a pour but de modifier son comportement (Hoffman, 1983, 1984). C'est exactement ce qu'il se passe lorsque des parents, témoins de la violation d'un interdit par leur enfant, en exprimant de la tristesse ou de la déception, suscitent en lui de la culpabilité ou de la honte qui le conduiront à ne pas réitérer la transgression et à éviter de se retrouver dans des situations similaires (Harris, 1989). En raison de ces signaux affectifs dispensés par les parents, les situations de transgressions deviennent vite chargées émotionnellement et les enfants font l'apprentissage des comportements prohibés. Au cours du développement, ils vont parfaire leurs capacités à décrypter les émotions des autres et à réagir avec empathie (Eisenberg, 2000). Ils deviendront alors capables d'anticiper les conséquences de leurs comportements et de les réfréner s'ils risquent de blesser quelqu'un ou de le mettre en colère, particulièrement dans le but de maintenir la relation affective qui les relie à cette personne (voir article de G. Kédia de ce numéro).

En mettant en avant l'utilité toujours présente de ces émotions, les chercheurs ont donc dépassé les idées novatrices de Darwin et ont placé le point d'ancrage de leurs études dans l'idée que les émotions sont non seulement des formes d'adaptation aux problèmes (ou opportunités) posés par l'environnement immédiat et quotidien de l'individu mais également, qu'elles remplissent des fonctions sociales primordiales dans la régulation sociale des comportements. Les psychologues qui travaillent dans cette perspective se centrent alors principalement sur les codes et expressions émotionnelles des individus et sur les fonctions adaptatives que peuvent remplir ces émotions.

### La perspective Jamesienne

Bien que William James accepte volontiers que les émotions sont adaptatives, ce dernier s'est

davantage attaché que Darwin à rendre compte de la *nature* de l'émotion (pour plus de détails voir Krauth-Gruber, 2006). Dans son ouvrage *The principle of psychology* (1890) et son article *What is an emotion ?* (1884), James véhicule l'idée – soutenue quasi simultanément par le danois Carl Lange (1885) – selon laquelle faire l'expérience d'une émotion c'est d'abord faire l'expérience des changements corporels ou physiologiques qui l'accompagne. Sans la perception de ses changements, il est impossible de faire l'expérience des émotions. James a illustré son point de vue par un exemple devenu classique. Imaginez que vous vous promeniez dans la forêt à la recherche de quelques champignons et baies sauvages. Soudain, un ours surgit face à vous. Bien sûr, vos yeux vont s'écarquiller, votre bouche s'entrouvrir, votre respiration s'arrêter, votre rythme cardiaque s'accélérer, vos genoux trembler, et vous finirez par fuir en courant et en hurlant. En d'autres termes vous aurez peur. Pour James, c'est parce que nous percevons ces changements corporels *périphériques* qui s'expriment en termes de réponses musculaires et neurovégétatives\*, que nous ressentons cette peur. Selon James, ces réponses corporelles associées aux émotions, qu'elles soient expressives ou viscérales, constituent des sortes de prédispositions à réagir de façon particulière au contact d'aspects spécifiques de l'environnement. Ce qui est important c'est que le corps répondrait de manière plus ou moins préprogrammée à l'environnement. De la sorte, les émotions renverraient bien à des réponses adaptatives. En effet, nous ferions l'expérience d'émotions parce que notre corps a évolué pour répondre automatiquement et de façon adaptative aux aspects de l'environnement qui auraient une signification pour nous en termes de survie. James considère alors toutes les réponses corporelles comme sources potentielles d'interprétation émotionnelle. James ne postule ainsi pas directement qu'il existerait des patterns différenciés et spécifiques de réponses pour chaque émotion comme le fera Lange plus tard. Il suggère plutôt que les combinaisons d'activations différentes des organes du corps puissent parfois être relativement semblables pour renvoyer à la nomination d'un état subjectif identique (c'est-à-dire l'émotion que pense ressentir l'individu). James illustre cette idée à l'aide de la métaphore du corps comme instrument de musique (Philippot, 2004, p. 38). Le corps est à considérer comme un instrument de musique dont les sons qui en émanent (les sentiments subjectifs) seraient le produit des différents accords joués par les cordes (combinaisons d'activations différentes des organes du corps). Les accords possibles sont infinis, mais certains peuvent nous paraître pourtant similaires (même note mais de gamme différente par exemple). De la même manière, il y aurait au niveau corporel des états relativement semblables les uns aux autres que nous aurions tendance à catégoriser sous la même étiquette. Comme le

rapporte Pierre Philippot, bien que nous ne soyons jamais deux fois dans le même état corporel lorsque nous sommes en colère, la similitude entre tous ces états serait suffisante pour que nous puissions chaque fois les qualifier de colère.

La théorie de James fut l'objet d'une lourde controverse instiguée par Walter Cannon dans les années vingt (1922-1927). Bien que Cannon crût aussi en l'existence de relations étroites entre changements physiologiques et expériences émotionnelles subjectives (les sentiments), il considérait le système thalamique (système nerveux central) et non les réponses neurovégétatives issues du système nerveux autonome comme le soutenait James, comme étant à la source de l'émotion. Sa théorie fut pour cette raison – et en opposition à la théorie périphérique de James – appelée théorie thalamique ou centrale. En expérimentant sur des animaux, Cannon mit en évidence que les réactions émotionnelles persistaient lorsque les réponses végétatives (viscères) étaient rendues impossibles, déconnectées des aires cérébrales auxquelles elles sont reliées. Il mit aussi en évidence que la reproduction artificielle des réactions neurovégétatives n'induisait pas forcément de réactions émotionnelles. En outre, il souleva le fait que des changements neurovégétatifs similaires pouvaient apparaître dans des états émotionnels et non-émotionnels comme c'est le cas de la sueur froide qui est symptomatique de la fièvre autant que de la peur (Luminet, 2002). Enfin, Cannon considérait que les réponses végétatives (viscères) sont des structures relativement peu sensibles et que leurs changements seraient trop lents pour être à la source de sentiments émotionnels.

Bien qu'étudiée par peu de chercheurs pendant une longue période du fait de certaines de ses limites, la perspective Jamesienne se voit remise au goût du jour grâce à des approches plus transdisciplinaires couplant neurosciences et psychologie et cherchant à rendre compte de phénomènes fondamentaux dans les relations interpersonnelles comme celui de l'empathie. Ces recherches offrent un certain support à l'aspect rétroactif de l'expression émotionnelle sur le ressenti. Par exemple, Levenson et ses collaborateurs (1990) ont montré que les émotions peuvent suivre certaines expressions faciales. Niedenthal et ses collaborateurs (2007), en travaillant sur la théorie de l'esprit incarné (*embodiment*), ont mis en évidence que l'imitation (volontaire ou non) de l'expression faciale d'une personne faciliterait la compréhension de ce que ressent la personne imitée en déclenchant chez l'individu le ressenti émotionnel de l'expression imitée. Finalement, la controverse James-Cannon eut le mérite de soulever la question de la séquence temporelle qui sépare la perception des changements corporels des sentiments subjectifs l'émotion et de la localisation des structures cérébrales impliquées dans l'émotion (Tcherkassof,

2009). Elle permit à une autre théorie, la théorie cognitive tout à fait dominante aujourd'hui de s'installer dans le champ de recherche des émotions.

## La perspective Cognitive

Cette perspective peut être considérée comme la plus dominante des théories sur les émotions. La théorie de l'évaluation cognitive a en effet la vertu de pouvoir être intégrée aux autres théories et a d'ailleurs été élaborée en tentant de résoudre le conflit James-Cannon. L'origine des théories de l'évaluation cognitive est à situer dans le début des années soixante avec les travaux de Magda Arnold (1960) et Richard Lazarus (1966). Ces chercheurs furent les premiers à utiliser le concept d'*appraisal*\* (i.e., d'évaluation cognitive) pour rendre compte des distinctions qualitatives entre les émotions (Ellsworth & Scherer, 2003) et offrir ainsi une explication cohérente du fait qu'un même événement peut entraîner l'émergence de différentes émotions chez différents individus ou parfois chez un même individu à différents moments. Pour les tenants de ces théories, les émotions que nous ressentons seraient déterminées par la signification personnelle que nous attribuons à la situation dans laquelle nous nous trouvons. En outre, cette expérience émotionnelle serait accompagnée d'un état de préparation à agir de façon spécifique en réaction aux aspects spécifiques isolés et évalués par l'individu au cours de la situation (tendance d'action\*). Plus exactement, les émotions seraient déclenchées et différenciées sur la base de l'*évaluation subjective*, directe, immédiate et intuitive, consciente ou inconsciente, d'un certain nombre de critères ou dimensions de la situation qui serait pertinent pour l'individu (Grandjean & Scherer, 2009). L'expérience émotionnelle correspondrait ainsi à un pattern particulier d'évaluations cognitives (i.e. appraisal) sur différentes dimensions saillantes dans la situation. Les événements auxquels nous serions confrontés seraient, lorsqu'ils sont pertinents pour soi, sans cesse évalués et ré-évalués et l'émotion résultante pourrait augmenter la probabilité de voir apparaître certains comportements comme l'immobilisme ou la fuite face à l'ours de James qui seraient tous deux l'expression d'une tendance à vouloir se protéger de la menace.

Depuis les années 1980, de nombreux travaux de recherche ont été menés en vue de spécifier l'ensemble de ces dimensions d'appraisal et les liens qu'elles entretiennent avec l'expérience d'émotions particulières. Bien que les modèles théoriques et empiriques qui en résultent diffèrent encore aujourd'hui sur l'identité et le nombre de dimensions postulées (Scherer, 1993), de fortes similarités y demeurent observables. D'une façon générale, les dimensions d'évaluation les plus consensuellement incluses dans les recherches

sont au nombre de 4 et se subdivisent en sous-dimensions (pour une explication détaillée voir Grandjean & Scherer, 2009) : La détection de la pertinence, l'évaluation de l'implication, le potentiel de maîtrise et l'évaluation de la signification normative. D'après Scherer (1984) les deux premiers déterminants, sont souvent évalués de façon automatique et inconsciemment et déterminent le niveau d'attention alloué à l'évènement. Les autres dimensions nécessiteraient un traitement cognitif plus complexe impliquant le raisonnement conceptuel. Selon les auteurs, la séquence des différentes évaluations est considérée comme fixe ou flexible, pouvant être déterminée par les contingences de l'environnement et du stimulus. Nous adopterons ici un mode linéaire d'explication par souci de clarté.

Tout d'abord, pour que la situation soit considérée comme une situation émotionnelle, il est nécessaire que l'individu perçoive un changement dans l'environnement qui captivera suffisamment son attention pour qu'il puisse juger de la pertinence de cette situation pour lui-même. Est-ce que cette situation ou ce stimulus peut m'affecter ? est-ce qu'elle/il m'est agréable ou désagréable ? va-t-elle/il m'empêcher ou au contraire me faciliter l'accès à mon but ou mes intérêts ? L'individu pourra ensuite, volontairement ou non, tenter d'identifier la cause et les conséquences du stimulus ou évènement supposé. Qui (ou quoi) est responsable de ce qui arrive ? Était-ce intentionnel ou pas ? Suite à quoi il déterminera s'il se sent capable de faire face au stimulus ou à cette situation et à ses conséquences qu'elles soient envisagées comme positives ou négatives. Il se demandera par exemple s'il peut influencer le cours des choses et s'il a les ressources (matérielles ou relationnelles) pour exercer cette influence. Enfin, l'individu évaluera la conformité du stimulus ou de la situation avec les standards externes ou internes (compatibilité avec les normes et valeurs socioculturelle ou idéal du soi).

Si l'on reprend l'exemple de l'ours cher à James, nous pourrions considérer qu'en effet, croiser un ours pendant notre cueillette dans la forêt est plutôt un évènement pertinent et désagréable pour soi qui va nécessiter beaucoup de ressources pour s'en sortir et générer de la peur. Nous pourrions qualifier cette expérience de plutôt négative. Maintenant, imaginez que vous êtes un homme et que pour faire cette promenade vous soyez accompagné d'une ravissante jeune femme que vous appréciez mais dont vous ne connaissez pas ses sentiments à votre égard. Vous marchez et marchez encore sans parvenir réellement à intéresser cette jeune demoiselle. Soudain, l'ours apparaît et le processus très rapide d'évaluation cognitive d'évaluation de la situation pour votre bien être personnel se met en route. Pétrifié, vous commencez par reculer d'un pas lorsque vous percevrez que la jeune femme est elle aussi pétrifiée. Une réévaluation en termes

d'obtention d'un but pourrait déclencher chez vous une émotion positive. En effet, cette situation pourrait vous réjouir du fait qu'elle vous offre l'occasion de donner une image héroïque pour peu que vous ne preniez pas vos jambes à votre cou. En outre, cette émotion pourrait être encore plus intense si vous considérez que vous êtes plus fort que la bête et que vous allez gérer cette situation avec brio. Et puis, si vous évaluez la situation à la lumière des standards normatifs, vous êtes un homme et vous avez toujours partagé la valeur morale que les hommes doivent défendre ou se sacrifier pour les plus faibles. Vous vous sentiriez trop honteux de ne pas être à la hauteur de vos valeurs. De son côté, la jeune demoiselle pourrait être davantage furieuse qu'apeurée en évaluant que vous êtes responsable de la situation dans laquelle vous l'avez mise. Après tout, c'est vous qui l'avez conduite dans cette forêt. De fait, elle pourrait se mettre à vous insulter et jurer de ne jamais plus vous revoir si elle s'en sort en vie. Cet exemple illustre bien ce qu'est capable de mettre en évidence la théorie de l'évaluation cognitive. C'est l'ensemble des évaluations subjectives – qui sont souvent, soulignons le, automatiques et inconscientes – qui déclenchent une émotion plutôt qu'une autre. Deux personnes peuvent ainsi évaluer la même situation différemment et avoir en conséquences des réponses émotionnelles différentes. Aussi, il peut y avoir autant de types d'émotion qu'il y a de profils d'évaluation cognitive. Bien sûr, ces évaluations subjectives, quels que soient les critères sur lesquels elles sont effectuées, peuvent être biaisées par les croyances et attentes des individus sur le monde, les autres personnes et les groupes auxquelles elles appartiennent.

Beaucoup de recherches ont été menées dans le cadre des théories de l'appraisal et montrent que les prédictions que l'on peut tirer sur la base de ses évaluations sont relativement valides et généralisables à un grand nombre de situations. Aujourd'hui, la théorie de l'appraisal a été étendue jusqu'au domaine des relations intergroupes grâce à Eliot Smith (1993, 1999). L'idée d'Eliot Smith est que plusieurs des réactions que les individus ont par rapport aux objets sociaux ou évènements peuvent être comprises en termes de réponses émotionnelles basées sur l'appartenance et l'identification de l'individu à des groupes sociaux. Simplement, les gens réagissent émotionnellement aux évènements qui affectent leur groupe d'appartenance autant que d'autres évènements peuvent les affecter individuellement. L'approche cognitive peut ainsi rendre compte d'un large panel de réactions émotionnelles et de tendances d'action. Contrairement à la théorie évolutionniste les modèles de l'appraisal n'impliquent pas qu'un évènement donné soit directement et obligatoirement lié à une émotion précise et prédéfinie. Ces modèles permettent de préciser ce qu'il se passe entre la perception au sens défini par

James et le ressenti subjectif. Selon cette approche, la signification émotionnelle des situations dépend des buts et des capacités de réaction, de compensation de chaque individu dans chaque situation. Chacune de nos évaluations peut ainsi être biaisée par nos croyances et notre culture.

### La perspective socio-constructiviste

La perspective socio-constructiviste fait partie des approches qui se sont radicalement opposées aux assertions défendues par les tenants des perspectives Darwinienne et Jamesienne et principalement l'assertion selon laquelle l'émotion serait avant tout un phénomène biologiquement déterminé. Cette perspective considère en effet que la plupart des comportements, attitudes, états de l'être humain sont des constructions purement sociales et culturelles (Gergen, 1985). En d'autres termes, les émotions seraient les produits d'une culture donnée qui sont construits *par* une culture *pour* cette culture (Niedenthal et al., 2008). Les émotions seraient en effet des connaissances acquises par le biais de la socialisation\* et renforcées au travers des rôles tenus par les individus dans la société. Elles serviraient des fonctions sociales et individuelles et ne pourraient être comprises qu'à un niveau d'analyse sociétal.

Pour les tenants de la perspective socio-constructiviste comme James Averill (1980) les émotions seraient des sortes de scripts applicables, régis par les normes socio-culturelles de référence et qui apparaîtraient de façon transitoire selon l'exigence des situations. Les réponses émotionnelles à la situation pourraient être automatiques du fait de l'intériorisation de ces scripts. C'est l'interprétation, dans la situation, des liens qui unissent cette situation au système de valeurs et aux référents culturels qui ferait émerger l'émotion et les comportements subséquents. Ceci expliquerait notamment pourquoi les émotions diffèrent parfois d'une culture à l'autre. Face à l'ours de James, certains guerriers d'une tribu *lambda* ressentiraient une grande fierté plutôt que de la peur car il pourrait être considéré dans leur culture que c'est un honneur que de combattre une telle force de la nature. Ressentir de la peur dans cette situation ne ferait pas partie du script culturellement transmis. Les socio-constructivistes soulignent la nécessité d'étudier les différences existant au niveau du contenu des scripts émotionnels entre les cultures plutôt que de s'attarder sur l'étude des similitudes et des émotions fondamentales comme le font Ekman et Izard. En réalité, les socio-constructivistes reprochent aux théoriciens des émotions de base de trop s'attarder sur les ressemblances entre les cultures et pas assez sur les différences que l'on pourrait y observer et qui seraient pourtant riches d'enseignement. Certaines émotions existent en

effet dans certaines cultures et pas dans d'autres. C'est l'exemple de la colère absente chez les Esquimaux Utkas (Tcherkassof, 2009). Beaucoup d'études se sont focalisées sur le langage car il constitue une bonne représentation de l'émotion dans la culture pour ceux qui l'utilisent. Ces études révèlent que les émotions peuvent prendre des étiquettes différentes selon les cultures, être regroupées sous une même étiquette alors qu'elles sont conceptuellement différentes, ou encore être étiquetées dans une langue et pas dans une autre. C'est le cas par exemple de l'émotion du mot allemand *shadenfreude* qui décrit le sentiment de plaisir ressenti lors de la souffrance d'une autre personne et pour laquelle nous n'avons pas de nom en français.

Ces études sur le langage constituent le principal support empirique de la perspective socio-constructiviste. Celle-ci est proche de l'approche cognitive en ce sens qu'elle situe l'interprétation au cœur du déclenchement de l'émotion. Néanmoins moins basée sur une approche intra-individuelle que sociétale, elle privilégie l'étude des représentations sociales des émotions pour en extraire le sens et les fonctions qu'elles remplissent pour la société.

### Conclusion

Bien que les 4 perspectives et leurs traditions de recherche prennent leurs origines dans des sources quelques peu différentes et qu'elles offrent des points de vue variés sur la nature et les conséquences des émotions, il est possible aujourd'hui d'en tirer une définition générale de ce qu'est une émotion. Si les tenants des théories des émotions se disputent sur la séquence d'apparition du phénomène émotionnel, ils respectent en effet l'idée que l'émotion n'est pas à regarder d'un seul œil du fait qu'elle est composée de plusieurs facettes. En outre, ils s'accordent facilement sur l'idée que les émotions sont des phénomènes hautement adaptatifs et dotés d'importantes fonctions sociales comme celle de la communication.

Aujourd'hui les théoriciens qualifient l'émotion de *phénomène multicomponentiel adaptatif* (avec plusieurs composantes) pouvant être caractérisé par les *réactions expressives*, comme le sourire, le froncement de sourcil, l'intonation de la voix, la posture ; par les *réactions physiologiques* comme la fréquence cardiaque, le flux sanguin, la production des larmes ; par les *tendances à l'action et les réactions comportementales*, comme l'attaque, l'évitement, la fuite, la recherche de support social ; par les *évaluations cognitives* comme la pensée d'avoir été injustement traité par une autre personne ; et enfin par l'expérience subjective (ou sentiments subjectifs), c'est-à-dire ce qu'on pense ou dit ressentir.

## Pour aller plus loin

- Christophe, V. (1998). *Les Emotions : Tour d'horizon des principales théories*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
- Niedenthal, P., Ric, F., & Krauth-Gruber, S. (2008). *Comprendre les émotions : Perspectives cognitives et psycho-sociales*. Mardaga.
- Ria, L. (2005). *Les Emotions*. Revue EP.S.
- Sander, D., & Scherer, K.R. (2009). *Traité de psychologie des émotions*. Dunod, Paris.
- Tcherkassof, A. (2009). *Les émotions et leurs expressions*. PUG.

## Lexique

**Appraisal** : interprétations et représentations cognitives de la signification de l'évènement pour l'individu

**Émotions primaires (basiques ou discrètes)** : petit ensemble d'émotions (peur, joie, tristesse, dégoût, colère) censées être innées et ainsi avoir des bases biologiques permettant de les différencier les unes des autres. Elles seraient universelles c'est-à-dire qu'elles se manifesteraient de façon identique quelle que soit la culture des individus.

**Émotions secondaires** : les émotions secondaires ou complexes (l'admiration, la jalousie, l'envie, la fierté ou l'indignation, etc.) sont considérées par certains chercheurs comme issues des mélanges d'émotions primaires et seraient plus dépendantes de la culture.

**Réponses neurovégétatives** : réponses relatives à l'activation du système nerveux autonome. On compte par exemple : la fréquence cardiaque et respiratoire ; la température ; l'irrigation sanguine ; la résistance et le potentiel cutanés.

**Socialisation** : d'une façon générale, la socialisation est le processus par lequel les individus acquièrent la connaissance des valeurs, les compétences et la sensibilité sociales qui les rendent capables d'être intégrés et de s'adapter à une société donnée.

**Tendance à l'action** : tendance de l'organisme à se tenir prêt pour réagir à la situation. Les tendances à l'action ne s'accomplissent pas forcément. L'individu ressent néanmoins une activation physiologique intense, comme s'il allait effectivement accomplir un acte (Frijda, 1986 ; Scherer, 1984).

## Références

- Arnold, M.B. (1960). *Emotion and Personality (vol. 1 & 2)*. New York : Columbia University Press.
- Averill, J.R. (1980). A constructivist view of emotions. In R. Plutchik & H. Kellerman (Eds.), *Emotion : Theory, research and experience*, vol.1 (pp. 305-339). New York : Academic Press.
- Cannon, W.B. (1927). The James-Lange theory of emotions : A critical examination and an alternative theory. *American Journal of Psychology*, 39, 106-124.
- Cornelius, A. R. (1996). *The science of emotion: Research and tradition in the psychology of emotion*. USA: Prentice-Hall.
- Darwin, C. (1872/2001). *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux. [The expression of emotions in man and animals]*. Paris : Riveages.
- Eisenberg, N. (2000). Emotion, regulation, and moral development. *Annual Review of Psychology*, 51, 665-697.
- Ellsworth, P. & Scherer, K. R. (2003). Appraisal processes in emotion. In R.J. Davidson, H. Goldsmith, & K.R. Scherer (Eds.), *Handbook of the affective sciences* (pp. 572-595). New York and Oxford: Oxford University Press.
- Frijda, N. H. (1986). *The emotions*. Cambridge and New York: Cambridge University Press.
- Frijda, N. H., & Mesquita, B. (1994). The social roles and functions of emotions. In S. Kitayama & H.R. Markus (Eds.), *Emotion and culture: Empirical studies of mutual influence* (pp. 51-87). Washington, DC: American Psychological Association.
- Gergen, K.J. (1985). The social constructionist movement in modern psychology. *American Psychologist*, 40, 266-275.
- Grandjean, D. & Scherer, K.R. (2009). Théorie de l'évaluation cognitive et dynamique des processus émotionnels. In D. Sander, & K.R. Scherer (Eds.), *Traité de psychologie des émotions*, (pp. 42-76). Dunod, Paris
- Harris, P. (1989). *Children and emotion: The development of psychological understanding*. Oxford: Basil Blackwell.
- Hoffman, M. L. (1983). Affective and cognitive processes in moral internalization. In E.T. Higgins, D. Ruble, & S.W. Hartup (Eds.), *Social cognition and social development : A sociocultural perspective* (pp. 236-274). Cambridge: Cambridge University Press.

- Hoffmann, M. L. (1984). Interaction of affect and cognition on empathy. In Izard, C.E., Kagan, J., Zajonc, R.B. (Eds.), *Emotion, Cognition, and Behavior* (pp. 103-131). Cambridge University Press, Cambridge.
- James, W. (1884). What is an emotion ? *Mind*, 19, 188-205.
- James, W. (1890). *The Principles of Psychology*. Dover Publications.
- Krauth-Gruber, S. (2006). William James et l'émotion incarnée : Renaissance d'une théorie. In W. James, (Trad de G. Dumas et S. Nicolas), *Les émotions : Oeuvres choisies I* (pp.7-24). Collection Encyclopédie Psychologique. Paris : L'Harmattan.
- Keltner, D., & Haidt, J. (1999). Social functions of emotions at four levels of analysis. *Cognition and Emotion*, 13, 505-521.
- Keltner, D., & Haidt, J. (2001). Social functions of emotions. In T. Mayne & G. A. Bonanno (Eds.), *Emotions: Current issues and future directions* (pp. 192-213). New York: Guilford Press.
- Lange, C. (1885). *Om Sinsbevaegelser : Et psyk-fysiologiske Studie*. Copenhagen : Rasmussen.
- Lazarus, R. (1966). *Psychological Stress and Coping Process*. New York : McGraw Hill.
- Levenson, R. W., Ekman, P., & Friesen, W.V. (1990). Voluntary facial action generates emotion-specific autonomous nervous system activity. *Psychophysiology*, 27, 363-384.
- Luminet, O. (2002). *Psychologie des émotions : Confrontation et Evitement*. DeBoeck Université.
- Niedenthal, P.M. (2007). Embodying emotion. *Science*, 316, 1002-1005.
- Philippot, P. (2004). Facteurs cognitifs et réactions corporelles dans le processus émotionnel. In G. Kirouac (Ed.), *Cognition et émotions*, (pp. 37-55). PUL. Coimbra.
- Scherer, K. R. (1984). Les émotions : fonctions et composantes. *Cahiers de Psychologie Cognitive*, 4, 9-39.
- Smith, E. R. (1993). Social identity and social emotions : Toward a new conceptualization of prejudice. In D.M. Mackie & D.L. Hamilton (Eds.), *Affect cognition and stereotyping : interactive processes in group perception* (pp. 297- 315). New York : Academic Press.
- Smith, E. R. (1999). Affective and cognitive implications of a group becoming part of the self: New models of prejudice and of the self-concept. In D. Abrams & M. Hogg (Eds.), *Social identity and social cognition* (pp. 183-196). Malden, MA, : Blackwell Publishers.

## Présentation de l'Auteur



**Armelle Nugier** est maître de conférences en psychologie sociale expérimentale à l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand depuis 2007. Ses recherches portent notamment sur le rôle des émotions morales dans les processus de régulation de la déviance et la dynamique de groupe.

## Pour citer cet article :

Nugier, A. (2009). Histoire et grands courants de recherche sur les émotions. *Revue électronique de Psychologie Sociale*, 4, 8-14. Disponible à l'adresse suivante : <<http://RePS.psychologie-sociale.org/>>.